



## Corrigé du D<sub>S</sub> 1 sur la littérature, le langage, la Vérité, la morale

Tzvetan Todorov écrit dans *Critique de la critique* (1984) :

« [On nous a] répété à qui mieux mieux que la littérature était un langage qui trouvait sa fin en lui-même. Il est temps d'en venir (d'en revenir) aux évidences qu'on n'aurait pas dû oublier : la littérature a trait à l'existence humaine, c'est un discours, tant pis pour ceux qui ont peur des grands mots, orienté vers la vérité et la morale. »

En prenant appui sur des exemples précis, vous commenterez et discuterez cette réflexion.

### ★ Analyse du sujet (au brouillon, puis synthétisé dans la copie) :

Voici ce qu'en dit le rapport de jury :

- **Contexte** : Tzvetan Todorov est un théoricien de la littérature et des idées ; il a traduit les formalistes russes ; il a été directeur du centre de recherche sur les arts et le langage. Il est a priori proche des milieux intellectuels des années 1960-70, qui renouvellent la critique littéraire, comme les structuralistes. Ici, il semble remettre en question la théorie de Roland Barthes, selon laquelle la littérature un langage autotélique.
- **Thème** : La citation de Tzvetan Todorov, par son ouverture et sa portée générale, invitait à une réflexion qui, dépassant les limites des différents genres, devait s'étendre à la littérature dans son ensemble : il s'agit de s'interroger sur sa définition, son essence (le verbe « être » est employé dans la citation).
- **Citation** : Le propos de Tzvetan Todorov a un caractère nettement polémique, marqué tout à la fois par :
  - La vivacité irritée de l'expression « répété à qui mieux mieux » (= en rivalisant de zèle, à l'envi),
  - par la modalisation lisible dans la parenthèse substituant « en revenir » à « en venir »,
  - par l'incisive assurance inscrite dans la force du mot « évidence »
  - et par des formules comminatoires comme « on n'aurait pas dû oublier » et « tant pis pour ceux qui ont peur des grands mots ».

Par sa nature même, ce propos « engagé », qui oppose fermement deux conceptions de la littérature, appelle autant à la prise de conscience qu'au débat. Cependant, pour en venir à une discussion pertinente, il convenait non seulement d'identifier avec soin la cible visée par le critique, c'est-à-dire de dire quel était exactement l'objet de son irritation – quelle définition étroite et desséchante de la littérature ? –, mais aussi de préciser, sans tomber dans la caricature, la vision élargie qu'il en propose.

L'analyse des termes du sujet devait notamment être attentive à en dégager les implicites, de façon à ne pas laisser se diluer des mots tels que « langage », « discours », « morale » et « vérité » dans l'horizon trop vaste que pouvait ouvrir leur caractère très général. Pour ce

faire, il était capital de les considérer dans leur contexte, lequel était seul capable d'en préciser la signification.

- **Le langage** : il fallait se garder de considérer le mot « langage » en lui-même ; on devait au contraire l'associer étroitement à la relative qui le spécifie, pour discerner dans la formule de Tzvetan Todorov une définition de cet **autotélisme** qu'ont imposé peu à peu le romantisme allemand et la modernité littéraire – de Baudelaire à Mallarmé –, puis qu'ont réaffirmé tour à tour Gide, Valéry, les « nouveaux romanciers », l'Oulipo, etc. Le langage met l'accent sur la composante verbale de la littérature ; il invite à considérer en soi le matériau que l'écrivain façonne à des fins esthétiques ; il définit prioritairement comme référent de l'œuvre l'espace littéraire (**la littérature est autoréférentielle**), où elle reprend et déplace des topoï, retisse des canevas éprouvés, remodèle des formes dans un savant jeu intertextuel. **La littérature a un caractère tautologique** car elle se répète de manière différente. Il était bon de relier ces références littéraires avec les définitions des linguistes, théoriciens et critiques du XXe siècle : formalistes russes, structuralistes, groupe Tel Quel dans une certaine mesure.
- **Le discours** : pour évaluer à sa juste mesure cette conception autotélique, il fallait repérer dans la citation la tension dialectique entre « langage » et « discours ». Dans la mesure où il implique une situation d'énonciation, le mot « discours » sous-entend la présence d'un destinataire et d'un destinataire. Parler de la littérature comme d'un discours, c'est donc souligner tout à la fois sa transitivité, la présence de l'existence humaine – le moi et le monde, l'homme social et le sujet individuel, etc.
- **La vérité et la morale** : la littérature est porteuse de valeurs et d'un regard sur le monde : elle vise donc la vérité et la morale (en révélant réalité de l'existence humaine). Tzvetan Todorov cherche à faire revivre une tradition littéraire dont la fécondité se manifeste de Sophocle à Montaigne, des moralistes de l'âge classique aux utopistes romantiques, des poètes de la Résistance à Sartre et à Camus. Rappelons que la littérature morale est une observation des mœurs, une mise en exergue par la satire ou le comique, tandis que la littérature engagée n'est qu'une partie de la littérature prônée par Tzvetan Todorov.
- **Orienté vers** : on ne doit pas considérer pour autant que Tzvetan Todorov assigne un but didactique aux textes littéraires, sur le modèle du sermon qui assène une vérité et une morale. La nuance décisive introduite par l'expression « orientée vers » interdit de souscrire à cette allégation. Parler d'orientation, c'est d'abord supposer que la littérature est engagée dans une voie, qu'elle soutient une dynamique du sens dont les effets sont loin d'être négligeables, qu'elle prend nécessairement parti dès lors qu'elle est un acte de langage. Mais parler d'orientation, c'est insister surtout sur ce point capital que la vérité et la morale, en littérature, ne sont pas une donnée a priori que l'œuvre, tel un simple véhicule, se chargerait de formuler, d'illustrer et de transmettre. Les textes littéraires, de ce point de vue, ne se réduisent pas à l'énoncé d'une thèse : vérité et morale sont un horizon que l'écrivain postule par exigence éthique et vers lequel il tente de se diriger. Pour rendre parfaitement justice au propos de Tzvetan Todorov, **il fallait donc prendre en compte la possibilité qu'il laisse aux œuvres de ne produire aucune démonstration, de n'imposer aucune morale et**

**parfois même de se refuser à tirer la moindre conclusion des expériences humaines figurées par la fiction.**

Il était fructueux d'avoir le sens de la nuance : il fallait rappeler, par exemple, qu'un Mallarmé et un Flaubert, dont on fait volontiers les figures de proue de l'autotélisme, parlent aussi en profondeur du sexe, de l'angoisse, du bruit obscur de l'être. Il fallait montrer également qu'il n'est pas d'écriture transparente, même lorsque la littérature se veut le vecteur d'un discours de vérité ou de morale. Dans tous les cas, il convenait d'insister sur les voies obliques souvent empruntées par la littérature pour mettre en jeu les valeurs, en les incarnant dans la chair vive d'une fiction, en les inscrivant dans l'opulence d'une belle forme et en les faisant palpiter sous la saturation de sens du verbe poétique.

**★ Les enjeux et des problématiques (sur la copie)**

Tzvetan Todorov cherche à définir la littérature (« [on a répété] à qui mieux mieux que la littérature était » ; « La littérature (...) c'est... »). Il s'oppose ici fermement à une conception de la littérature comme autotélique et tautologique (« un langage qui trouv[e] sa fin en lui-même ») qui refuse de dire autre chose qu'elle-même et qui a fait florès auprès des poètes à partir de 1850 et chez les auteurs modernes du XXe siècle. Ces écrivains ont renoncé à dire le monde et à le transformer et ont limité la portée de la littérature au langage lui-même. Contre une littérature en tant que langage replié sur lui-même, Tzvetan Todorov propose une littérature ouverte qui s'inspire de l'Homme et s'adresse à l'Homme (« un discours qui a trait à l'existence humaine »), révèle le sens de son existence et interroge sa nature et son comportement (« orienté vers la vérité et la morale »). En cela, l'auteur renoue avec la tradition de la littérature, de l'Antiquité à la littérature engagée du XXe siècle.

Cependant, cette conception de la littérature prônée par Tzvetan Todorov ne va pas de soi si on cherche à définir précisément la littérature par rapport aux autres écrits. En effet, si « la littérature, c'est ce qui ne s'embarrasse ni du vrai, ni du faux, et qui fait preuve de style » (*La Notion de littérature* de Tzvetan Todorov, 1987), on peut douter de sa capacité à transmettre un savoir sur l'Homme. La littérature, contrairement aux écrits journalistiques, politiques, philosophique... utilise la fiction et se distingue par son emploi du langage. Mallarmé dit bien que la littérature s'écarte de « l'universel reportage » (= le journalisme) par sa recherche esthétique. La conception des adversaires de Todorov semble donc en partie recevable. On pourrait en déduire que la littérature outrepassé ses prérogatives quand elle prétend transmettre une vérité et une morale puisqu'elle est avant tout travail sur le langage. En reconsidérant les ambitions de la littérature, enfin, on peut estimer qu'elle transmet peut-être une vérité et une morale mais d'un type particulier, avec son langage particulier. Nous proposons alors de répondre à la question suivante :

- **Dans quelle mesure la littérature, par son utilisation singulière du langage, est-elle le regard d'un auteur posé sur l'Homme ?**

**OU**

- **Dans quelle mesure la littérature peut-elle prétendre questionner l'Homme ?**

**N.B. : Ne vous dispensez pas des enjeux du sujet : vous ne devez pas seulement illustrer les deux thèses en présence mais voir jusqu'où elles sont compatibles ou non et étudier leurs imbrications. Vous devez montrer que la thèse de Todorov laisse de côté une partie des spécificités de la littérature et donner des perspectives permettant d'envisager la troisième partie. Lorsque l'on choisit sa problématique, on ne s'arrête pas à la simple reformulation de**

la thèse de l'auteur en se demandant : « dans quelle mesure l'auteur de la citation a-t-il raison d'affirmer cela » ? On voit les implications de la thèse de l'auteur, on en perçoit les limites et formule une problématique qui témoigne déjà de sa réflexion personnelle.

## ★ Le plan

Nous avons vu en cours de très nombreux textes théoriques et littéraires qui pouvaient convenir. J'ai parfois proposé plusieurs références, mais une seule, bien exploitée, est souvent suffisante.

### 1. Le choix d'une littérature qui a trait à l'expérience humaine

Il faut s'efforcer d'entrer dans le point de vue de Tzvetan Todorov : contre une littérature nombriliste, l'auteur prône le retour à une littérature ancrée dans l'existence humaine. C'est un retour à une tradition qui date de l'Antiquité.

#### 1.1. *La littérature des origines : les hommes et les dieux.*

La littérature est, depuis l'Antiquité, une représentation de la vie. Les œuvres littéraires expriment la place des hommes et des dieux et transmettent une vision du monde. Les mythes, les épopées, donnent une explication du monde et assignent une place aux dieux et aux Hommes. En cela, la littérature est porteuse de vérité et de morale.

- Références théoriques : Jacqueline de Romilly, dans *La Tragédie grecque*, en 1970, lui donne une fonction religieuse et politique, car elle vient d'un rite dionysiaque et se nourrit de mythes. La fonction religieuse permet de rendre compte des relations entre les dieux et les hommes et la fonction politique rappelle aux spectateurs la place que chacun doit garder dans la société et le danger qu'il peut y avoir à se rebeller, à faire preuve d'*hybris*.

Dans sa *Poétique*, Aristote évoque même la *catharsis* pour expliquer le processus de purgation des passions qui s'opère chez le spectateur qui ressent terreur et pitié devant le destin du héros tragique. La littérature a donc vraiment une origine religieuse et une portée morale : elle révèle la nature des relations entre dieux et hommes.

- Références littéraires : Les tragédies antiques, comme *Œdipe roi* de Sophocle (429 av. J.-C.), rendent compte d'une vision du monde marquée par la fatalité : Laïos est prévenu par l'oracle de Delphes qu'il ne doit pas avoir d'enfant sous peine que celui-ci tue son père et épouse sa mère. Œdipe naît tout de même et accomplit la prédiction de l'oracle, malgré ses efforts pour y échapper. Cette tragédie montre comment les hommes sont les jouets des dieux et comment ils doivent respecter l'ordre des choses voulu par eux.

On pourrait aussi faire référence à *La Théogonie* d'Hésiode qui raconte la généalogie des dieux (VIIIe siècle av. J.-C.), aux épopées d'Homère (*L'Illiade* ou *L'Odyssée*, VIIIe siècle av. J.-C.) ou de Virgile (*L'Énéide*, Ier siècle av. J.-C.) qui rendent compte d'une époque mythique où les héros et les dieux se côtoient. Ces épopées sont porteuses des valeurs de courage, d'honneur et de piété de la société antique (les guerriers doivent éviter de provoquer la colère des dieux, par exemple). Les œuvres antiques sont donc les véhicules des valeurs sociales, religieuses et politiques à travers des histoires mythiques.

### 1.2. **Le prophète et le moraliste**

La littérature donne une place à part aux poètes et aux écrivains qui sont des prophètes et des moralistes, c'est-à-dire que leur rôle est de guider les hommes dans le monde, dans leurs relations aux autres. Par leur clairvoyance, ils permettraient aux hommes d'agir pour le progrès moral, social et politique. En cela, la littérature est une révélation de la vérité avec une portée morale puisqu'elle observe les mœurs, souligne les défauts et pousse parfois à l'action.

- Références théoriques : Jean de La Fontaine dans sa *Lettre à Monseigneur le Dauphin* dit ainsi « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes » (prologue des *Fables*, 1668). Il se donne comme mission de mettre en exergue les défauts des hommes pour mieux les corriger, comme le fait Molière avec ses comédies.

La devise de la Comédie est d'ailleurs depuis Horace : « *castigat ridendo mores* ».

Plus tard, la poésie romantique fait aussi du poète un visionnaire qui peut guider le peuple et lui indiquer la voie du progrès. Dans « Fonction du poète » du recueil *Les Rayons et les ombres*, en 1840, Victor Hugo exhorte les lecteurs à écouter le poète : « Peuples ! écoutez le poète ! / Écoutez le rêveur sacré ! / Dans votre nuit, sans lui complète, / Lui seul a le front éclairé. / Des temps futurs perçant les ombres, / Lui seul distingue en leurs flancs sombres / Le germe qui n'est pas éclos. »

- Références littéraires : Les moralistes du XVIIe siècle se sont présentés comme des observateurs de leur époque, pour démasquer les hypocrisies et révéler la vraie nature des hommes. Dans la remarque 7 de « De la Société et de la conversation » des *Caractères* de Jean de La Bruyère, l'auteur brosse le portrait d'Acis, un pédant qui s'exprime à la manière des précieux, avec des circonvolutions qui le rendent incompréhensible. Le dialogue vivant et amusant rapporté par La Bruyère sur le mode de la satire permet de mettre en exergue le caractère ridicule de ce « type » des salons de l'époque. La Bruyère est un vrai observateur des mœurs de son époque.

L'engagement romantique de Victor Hugo va plus loin : l'auteur ne se contente pas de déplorer l'existence de la peine de mort, dans *Le dernier jour d'un condamné*, en 1829 : il pousse à une vraie remise en question de la société du XIXe siècle et rédige un réquisitoire dans sa préface.

### 1.3. **La littérature comme moyen de révéler la « vraie vie »**

La littérature, par ses genres et ses moyens très variés, révèle ce que c'est que la vraie vie. La littérature s'inspire de la réalité, mais par la magie de la fiction, elle fait affleurer une vérité primordiale auquel l'homme ne pourrait accéder seul.

- Références théoriques : Aristote fait de la littérature une « mimésis », c'est-à-dire une représentation des hommes et de leurs actions par le langage (*La Poétique*, IVe siècle av. J.-C.) Cette représentation n'est pas faite sur le mode du réel mais sur celui de la fiction.

Le rôle des artistes est de voir ce que « il y a [...], depuis des siècles, des hommes dont la fonction est justement de voir et nous faire voir ce que nous n'apercevons pas naturellement. Ce sont les artistes. » L'art « vise à nous montrer, dans la nature, et dans l'esprit, hors de nous et en nous, des choses qui ne frappaient pas explicitement nos sens et notre conscience. » Henri Bergson, « La Perception du changement » (1911), in *La Pensée et le Mouvement* (1934).

Marcel Proust finit par dire que la littérature est un vrai éclaircissement de la vie, parce que l'écrivain a une lucidité que tous n'ont pas : « La vraie vie, la vie enfin découverte

et éclaircie, la seule vie, par conséquent, pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. » Marcel Proust, *Le Temps retrouvé* (1927).

- Références littéraires : Les romanciers comme Balzac créent une œuvre qui cherche à élucider les mécanismes sociaux et les sentiments humains. On pense par exemple au combat des valeurs et de l'ambition dans le cœur d'Eugène de Rastignac dans *Le Père Goriot* de Balzac (1835). Ce jeune homme sensible qui déplore l'ingratitude des filles Goriot essuie finalement sa dernière larme de jeune homme à la fin du roman pour lancer un défi à Paris et se jeter dans le grand monde. Balzac cherche, par cet épisode, à montrer les désirs contradictoires qui animent les jeunes gens de son époque qui doivent oublier leurs sentiments pour trouver leur place dans cette société de l'argent. Comme il nous dit dans l'incipit, *All is true* : l'histoire est fictive mais la plume de l'auteur fait revivre de manière plus explicite et avec des couleurs plus vives la vérité des hommes.

Marcel Proust cherche lui aussi à rendre compte des réalités que l'on ne soupçonne pas, sans s'arrêter à la surface des choses, comme les romanciers réalistes. Dans sa fresque *La Recherche du temps perdu* (1913-27), il essaie de mettre en évidence le rôle du temps qui modifie ou révèle la vérité des choses. C'est à travers une description métaphorique dans *Le Temps retrouvé*, qu'il rend compte des ravages du temps sur la Princesse de Guermantes.

- ⇒ **La littérature est bien porteuse de grandes valeurs, depuis l'Antiquité : elle prétend révéler la nature et la place de l'homme dans le monde, mais aussi corriger ses défauts, lui montrer le chemin du progrès ou lui dévoiler la réalité des choses. Cela s'opère par la fiction, par la mimésis évoquée par Aristote mais aussi par tous les procédés littéraires : métaphores, allégories etc.**

**Cette conception semble tirer la littérature du côté d'autres disciplines qui ont les mêmes ambitions : la philosophie, la religion, la morale, par exemple. Pourtant, son langage n'est pas celui du quotidien ou de la science. C'est pourquoi de nombreux auteurs et théoriciens qui ont tenté de définir la littérature ont mis l'accent sur le langage et ont redéfini les prétentions de la littérature pour en faire, d'abord, un travail sur le langage.**

## **2. La conception de la littérature comme langage autotélique**

La littérature, la vraie, est d'abord une recherche sur le langage et non le véhicule d'une vérité ou d'une morale. On peut penser à ce qu'écrit Tzvetan Todorov citant René Wellek et Austin Warren dans *La Théorie littéraire*, 1942 : « le moyen le plus simple de résoudre le problème [du caractère essentiel de la littérature] est de préciser l'usage particulier que la littérature fait du langage ».

### **2.1. Une littérature autonome par rapport aux autres formes de discours**

Un tournant s'est opéré au milieu du XIXe siècle : les poètes, les romanciers, ont commencé à revendiquer l'indépendance de la littérature par rapport à d'autres formes de discours, celui de la philosophie, de la science, de la morale ou de la religion, en affirmant l'absolu des valeurs esthétiques qui la fondent. La littérature n'a donc pas de lien avec la vérité et la morale : elle est d'abord travail sur le langage.

- Références théoriques : Platon affirme dans *La République X* que la littérature ne peut apporter aucun savoir puisqu'étant une *mimèsis*, elle n'est qu'imitation : « Donc, pour quantité de choses, n'exigeons pas de comptes d'Homère ni d'autres poètes ; ne leur demandons pas si tel d'entre eux a été médecin et non pas seulement imitateur du langage des médecins, quelles guérisons on attribue à un poète quelconque, ancien ou moderne, comme à Asclépios, ou quels disciples savants en médecine il a laissés après lui, comme Asclépios a laissés des descendants. »  
Charles Baudelaire *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (1857) : « L'hérésie de l'enseignement, laquelle comprend comme corollaires inévitables l'hérésie de la *passion*, de la *vérité* et de la *morale* » ; « Une foule de gens se figurent que le but de la poésie est un enseignement quelconque, qu'elle doit tantôt fortifier la conscience, tantôt perfectionner les mœurs, tantôt montrer quoi que ce soit d'utile. [...] La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle-même ; elle ne peut en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème. »  
Roland Barthes est très clairement visé par Tzvetan Todorov puisqu'il nie le caractère transitif du discours (le fait que le langage soit un message adressé par un émetteur à son lecteur). Pour lui, l'écrivain n'écrit pas en vue de transmettre, mais pour pratiquer une écriture qui se suffit à elle-même. « Le paradoxe est que, le matériau devenant en quelque sorte sa propre fin, la littérature est au fond une activité tautologique. [...] Pour l'écrivain, *écrire* est un verbe intransitif. [...] Les écrivains, eux, sont des hommes « transitifs » : ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen ; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas. Voilà donc le langage ramené à la nature d'un instrument de communication, d'un « véhicule » de la pensée. [...] Car ce qui définit l'écrivain, c'est que son projet de communication est *naïf* : il n'admet pas que son message se retourne et se ferme sur lui-même, et qu'on puisse y lire, d'une manière diacritique, autre chose que ce qu'il a voulu dire » (Roland Barthes, « Écrivains et écrivains » 1960 in *Essais critiques* 1964).
- Référence littéraire : *Madame Bovary* est un roman de Gustave Flaubert publié en 1857 : l'histoire de cette bourgeoise de province qui s'étourdit dans les bras de plusieurs amants pour oublier son ennui et se ruine en toilettes choque le lectorat de l'époque. L'avocat impérial Ernest Pinard met en exergue les « détails lascifs » et la mort immorale de l'héroïne dans son réquisitoire et demande la condamnation du roman. A cela, Charles Baudelaire oppose le Beau : il se réjouit de l'acquiescement de Gustave Flaubert qui est pour lui le triomphe de la beauté et de l'esprit sur une société matérialiste. *Madame Bovary* de Gustave Flaubert comme *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire, taxées aussi quelques mois plus tard d'immoralité par Ernest Pinard, sont donc les symboles d'une littérature qui ne prétend pas donner des leçons de morale, mais qui prétend créer des œuvres belles.

## 2.2. ***Une littérature reconnaissable par sa littérarité***

Dans la conception des adversaires de Tzvetan Todorov, la littérature est un langage réservé, qui ne renvoie jamais qu'à lui-même et qui épuise sa finalité dans son propre déploiement. Le langage littéraire, ainsi, s'écarte de la parole commune, en ce qu'il exige un surcroît esthétique, donc des contraintes accrues, sinon des règles, qui le distinguent de l'économie ordinaire du langage. À cet égard la littérature est à langue commune ce que la danse est à la

marche. On comprend qu'avec une telle conception, la poésie devienne peu à peu le genre le plus littéraire, le plus pur, celui qui laisse place à toutes les virtualités de la langue.

- Références théoriques : Les formalistes russes ont donné le nom de « littérature » à la caractéristique essentielle qui fait d'un texte un texte littéraire, par rapport au langage ordinaire.

Paul Valéry dit, dans son *Enseignement de la poésie au Collège de France*, 1957 : « La littérature est et ne peut être autre chose qu'une sorte d'extension et d'application de certaines propriétés du langage. » La langue littéraire laisse ainsi une grande place à l'ambiguïté, à la polysémie qui démultiplient les interprétations.

Michel Foucault commente en ces termes sa conception de la littérature en 1975 (*Roland Barthes au Collège de France*, IMEC, 2002) : « La littérature ne réside pas dans la perfection du message ; elle ne se loge pas dans l'adéquation du bien dit ; elle est du côté du mal dire – du trop ou du trop peu, de la lacune et de la redondance, du trop tôt ou du trop tard, du double sens et du contre-temps. La littérature la plus pure se fraye son chemin dans l'opacité de ces glissements, de ces brouillages qui esquivent l'efficacité du message. »

On trouve chez de nombreux poètes, comme Mallarmé, la volonté de remotiver le langage, de lui restituer ses virtualités, « rêve et chant », en le fondant sur ses seules ressources : dans « le Tombeau d'Edgar Poe », Stéphane Mallarmé déclare que le poète a pour mission de « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu ».

- Références littéraires : dans les poèmes des *Calligrammes* (1918), Guillaume Apollinaire, exploite toutes les capacités du langage (notamment sa plasticité) pour créer : « La Colombe poignardée et le jet d'eau », un poème-dessin. Il s'agit de faire du poème une œuvre totale qui mêle le sens, le son et l'image.

François Rabelais, dans *Gargantua* en 1534, joue avec le langage avec des listes absurdes qui ressemblent aux jeux poétiques de la fatrasie au Moyen Âge, uniquement pour le plaisir verbal. On pense par exemple à la recherche du « torchecul » idéal : « je me torchai avec une poule, un coq, un poulet, la peau d'un veau, un lièvre, un pigeon, un cormoran, un sac d'avocat, une cagoule, une coiffe, un leurre. Mais pour conclure, je dis et je maintiens qu'il n'y a pas de meilleur torchecul qu'un oison bien duveteux, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. »

Le poète précieux Pierre de Marbeuf fait aussi preuve de virtuosité verbale dans son « Sonnet à Philis » : il emploie la paronomase et la syllepse, pour créer des échos sonores et des ambiguïtés de sens : Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage, / Et la mer est amère, et l'amour est amer, / L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer, / Car la mer et l'amour ne sont point sans orage. » Le poème est surtout une prouesse verbale même si la douleur amoureuse est aussi exprimée de manière vive, par le motif du feu.

### **2.3. Une littérature en miroir (l'intertextualité)**

La littérature considérée comme langage autotélique peut aussi se concevoir à l'échelle du texte, du motif, du genre. La littérature en miroir n'a pas de rapport avec le réel, elle est tout entière tournée vers elle-même. C'est ainsi que les œuvres jouent avec leurs propres règles ou avec les motifs qui se répètent et se répondent.

- Références théoriques : Selon Julia Kristeva, « tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. » (*Sémiotikè, recherches pour une sémanalyse*, 1969).

Gérard Genette poursuit cette réflexion dans *Palimpsestes*, en 1984, et décline toutes les relations qu'il peut y avoir entre deux textes.

- Références littéraires : Un exemple d'intertextualité : les poètes de l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle) jouent avec le langage pour en révéler toutes les capacités créatrices. Dans « La Cimaie et la Fraction », Raymond Queneau fait surgir un nouveau texte surprenant de la fable « La Cigale et la Fourmi » de Jean de La Fontaine (*Fables*, 1668). Grâce à la règle du S+7, qui demande d'utiliser dans le dictionnaire le septième substantif suivant le nom de départ, l'auteur écrit une nouvelle fable juste pour le plaisir de la création verbale.

Dans *Jacques le Fataliste et son maître* de Denis Diderot, dont l'écriture s'étend de 1765 à 1784, le narrateur s'adresse au narrataire dans un dialogue impertinent. Il joue avec les règles du roman, dans l'*incipit* : il refuse de répondre aux questions que se pose le lecteur, se montre maître du récit. Diderot joue ici avec l'architextualité (la relation d'un texte avec les règles du genre) « Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. » La littérature joue parfois avec ses sources et ses règles, dans une relation close.

- ⇒ **La littérature semble donc être aussi un langage tourné vers lui-même, pour plusieurs auteurs : c'est un type d'écrit spécifique, où la recherche linguistique et la visée esthétique surpasse les autres visées. Il ne semble pas pour autant que les deux conceptions présentées par Tzvetan Todorov soient vraiment incompatibles, dans les faits : la littérature comme recherche sur la langue n'est pas close : peu de textes ignorent complètement le lecteur : la poésie de Baudelaire dans *Les Fleurs du mal* n'est pas qu'une recherche d'images, c'est aussi l'expression d'un spleen et d'un idéal bien humains. De même, la littérature orientée vers la vérité et la morale emploie une langue littéraire.**

**Comment relier l'exigence d'une ouverture de la littérature sur les questions humaines et la recherche esthétique ? Ne pouvons-nous pas considérer que la littérature est porteuse d'une vérité et d'une morale spécifique, qui se distingue des savoirs transmis par la philosophie et les autres disciplines de la connaissance ? C'est peut-être ce que Tzvetan Todorov signifie quand il emploie l'expression très imprécise d'une littérature qui « a trait à l'existence humaine » ou qui est « orientée vers la vérité et la morale » : la littérature a pour horizon la transmission non d'une connaissance positive, mais d'un regard sur l'Homme à travers les moyens d'un langage littéraire.**

### **3. L'horizon littéraire : le regard de l'auteur sur le monde**

La littérature, par son emploi particulier du langage, questionne l'homme et le monde, mais sans transmettre une vérité définitive ou une morale dogmatique. Gide parlait du roman comme d'un « carrefour de problèmes » : on peut considérer que la littérature est en fin de compte un « carrefour de problèmes » sur l'existence humaine.

### **3.1. La littérature comme partage d'une expérience existentielle.**

La seule vraie connaissance que peut transmettre la littérature est celle de l'expérience humaine. L'auteur est capable de faire passer un événement personnel sur le plan universel par un autre cogito que celui des savants, par les ressorts de l'art.

- Références théoriques : Michel Serres *Le Tiers-instruit*, 1991 : la littérature exprime un universel d'un autre type, fondé sur l'expérience personnelle qui prend tout son sens au moment où celui qui la formule prend conscience de sa dimension anthropologique, commune, dans la dimension culturelle partagée.  
Charles Baudelaire, dans « Les Foules », dans les *Petits poèmes en prose*, en 1869, montre le pouvoir du poète : « Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. »  
Victor Hugo, dans la préface des *Contemplations*, en 1856, rappelle aussi la portée universelle des poèmes lyriques : « Ah ! Quand je parle de moi, je vous parle de vous. »
- Référence littéraire : « Demain, dès l'aube » est un poème écrit par Victor Hugo sur le deuil de sa fille. Dans un lyrisme retenu, il exprime ses sentiments mêlés au moment de déposer des fleurs sur la tombe de Léopoldine. Ce deuil est particulier, mais le sentiment peut être partagé par tous les lecteurs, à toutes les époques.

### **3.2. La littérature comme un regard porté sur l'homme.**

La littérature révèle des comportements humains, met en jeu des valeurs, châtie les méchants et fait triompher les bons ou révèle l'absurdité du monde : cette affirmation n'implique pas pour autant que la « morale » proposée par l'œuvre soit claire et univoque ou que l'œuvre apporte des réponses claires aux questions qu'il a posées. C'est ce qui distingue la littérature du discours de propagande et, d'une manière générale, de l'idéologie, ce qui la sépare encore du « discours de savoir » amoral qui dit seulement le monde tel qu'il est. La littérature présente le regard de l'écrivain sur la création, regard humain, tout chargé de valeurs, mais qui reste subjectif et soumis à caution.

- Références théoriques : Jean-Paul Sartre, dans *Qu'est-ce que la littérature ?* en 1948, a développé le rôle social de l'auteur : selon lui, tout écrit est un engagement dans le monde, une vision du monde. « L'écrivain engagé (...) a abandonné le rêve impossible de faire une peinture impartiale de la société et de la condition humaine. »  
Mohamed M'Bougar Sarr dans *La plus secrète histoire des hommes*, prix Goncourt 2021, fait de la littérature « un point de vue sur le monde » et donc sur l'Homme.
- Référence littéraire : Au XVI<sup>e</sup> siècle, quand Michel de Montaigne rédige ses *Essais*, il donne son point de vue sur le monde et sur des sujets très divers, sur le mode de la conversation, notamment sur les Indiens d'Amérique dans « Des Cannibales » (*Essais* I, 31). Son œuvre est marquée par le scepticisme de Pyrrhon : l'auteur refuse d'arrêter définitivement son jugement et, au fil des éditions (1580, 1588, 1595), il fait des ajouts, des corrections qui permettent à son lecteur de suivre son cheminement, sans jamais parvenir à un arrêt définitif. Sur les Indiens, il fait preuve d'un véritable relativisme culturel, en cherchant à justifier leurs mœurs – jusqu'au cannibalisme –, ce qui n'allait pas de soi à l'époque. La langue « à sauts et à gambades » de Montaigne se met au service d'une pensée ondoyante.

**3.3. La littérature comme une polyphonies de valeurs dans laquelle le lecteur doit se frayer un chemin.**

La littérature offre des visions multiples et des morales multiples, parfois au cœur d'un même ouvrage. C'est ce qui fait sa richesse : c'est alors au lecteur de décider ce qu'il va choisir comme éthique. La littérature est bien un discours orienté vers la vérité et la morale, mais c'est au lecteur de choisir la vérité et la morale qu'il voudra suivre.

- Références théoriques : Mikhaïl Bakhtine a développé, dans plusieurs de ses œuvres, l'idée que dialogisme : une œuvre propose plusieurs discours et parfois plusieurs systèmes de valeurs à travers les voix des personnages : au lecteur de choisir celle qui lui correspond.

Alexandre Soljenitsyne, dans son discours de réception du prix Nobel à Stockholm, en 1970, rappelle le rôle de la littérature d'ouvrir l'esprit du lecteur à des expériences mais aussi à des systèmes de valeurs différents pour le faire progresser.

- Référence littéraire : dans *Le Neveu de Rameau*, oublié en 1791, Denis Diderot fait dialoguer MOI, un philosophe aux valeurs traditionnelles, et LUI, le neveu du compositeur Rameau, un excentrique hédoniste et cynique. Leurs conceptions du bonheur sont opposées et il n'y a aucune instance pour assurer la synthèse ou le dépassement. C'est au lecteur de décider quel système de valeurs lui convient.

⇒ **La littérature est donc orientée vers la vérité et la morale, mais en tant qu'horizon. Avec son emploi spécifique du langage, elle ne peut être porteuse d'un savoir positif, mais elle permet le questionnement du lecteur.**

**★ Conclusion :**

- Bilan des axes : reprendre les bilans des axes en les reformulant. La littérature est depuis l'Antiquité porteuse des mythes et des valeurs de l'Homme. Inspirée par l'existence humaine, elle cherche à l'élucider mais aussi à la faire progresser. Cependant, à partir de 1850, de nombreux poètes et auteurs ont revendiqué une littérature affranchie de toute règle morale et de toute référence à la vérité. La littérature a été réduite à un langage autotélique, clos sur lui-même. Finalement, pour résoudre cette contradiction, nous pouvons penser, comme Tzvetan Todorov, que la littérature peut transmettre un savoir très spécifique, différent de celui des prêcheurs, des philosophes et des savants à travers une langue elle aussi spécifique.

- Réponse à la problématique : la littérature, par son utilisation singulière du langage, est le regard d'un auteur posé sur l'Homme, que le lecteur est en droit ou non d'accepter. Elle est un carrefour de questions et non un catéchisme.

- Ouverture : à la suite de ce questionnement, on peut se poser la question de l'efficacité de la littérature pour transformer le monde. Si la littérature est source de questionnements pour le lecteur, peut-elle agir sur le monde ? Doit-on penser avec Danton que « Figaro a tué la noblesse » à la fin du XVIIIe siècle ou que « Le Poète est comme un arbre dont les feuilles bruissent dans le vent, mais qui n'a le pouvoir de conduire personne. »  
(Boris Pasternak)



Boris Pasternak © Harold K. Milks Associated Pres